

## LA FORÊT DE FULDA

Les lumières qui dirigent l'éducation vous préservent aujourd'hui, mes jeunes lecteurs, de ces fausses croyances au merveilleux, si répandues dans la vieille Europe, il y a plusieurs siècles, mais qui n'ont plus d'asile qu'au fond de certaines campagnes où les bienfaits de l'instruction n'ont pas encore pénétré. Vous savez que les fantômes n'existent que dans les cerveaux malades, et que les hommes n'ont jamais été en rapport avec des esprits, c'est-à-dire avec des êtres invisibles ou malveillants. Ainsi les contes de fées sont des inventions purement poétiques, destinées à votre amusement. Ainsi ces prétendus magiciens, autrefois si redoutés, n'étaient que des savants plus avancés que leurs contemporains dans l'étude des secrets de la chimie, de la physique, de l'optique et de la mécanique. Ces hommes, à une époque où les connaissances étaient le privilège d'un petit nombre d'individus, ont pu se servir de leur art pour spéculer à leur profit sur la crédulité du vulgaire ignorant, et plus d'une fois ils ont caché des crimes sous le voile du prestige qu'ils savaient exercer. Mais à mesure que la civilisation s'est propagée, toutes les classes de la société ont vu disparaître ces déplorables erreurs ; les merveilles de la science, dont la bonté divine nous révèle chaque jour les bienfaisantes applications à nos besoins ou à nos plaisirs, ne sont plus pour nous que des motifs incessants d'élever nos regards jusqu'aux grandeurs de la Providence, pour l'adorer et la bénir.

Après ce simple raisonnement, que vous faites tous en même temps que moi, je vais vous conter une histoire dont vous tirerez vous-mêmes la morale, en vous intéressant à ses détails dramatiques.

Sur les confins de la Bohême, dans un bois vieux comme le monde, vivait, au quinzième siècle, un chasseur nommé Tony. Cet homme était, depuis de longues années un des gardes forestiers du riche comte de Fulda. Le pays où il exerçait son emploi était des plus misérables, et outre la difficulté de s'y procurer la plupart des choses nécessaires à la vie, il fallait, au prix de rudes fatigues, constamment veiller contre les braconniers et les voleurs. Le modique salaire du forestier suffisait à peine à ses premiers besoins, et les petites gratifications que lui rapportait, chaque année, son droit sur les coupes de la forêt, joint au produit d'un jardin souvent dévasté par les incursions des loups et des sangliers, ne le préservaient pas toujours des atteintes de la misère. Et pourtant, malgré tant de privations et de souffrances, l'honnête garde accomplissait ses

devoirs avec une rigoureuse fidélité. Il partageait cette sauvage existence avec sa femme qui minait une maladie de langueur, et son jeune fils au berceau. Le pauvre Tony dépérissant à vue d'œil sous le poids du chagrin, passait presque toutes ses nuits dans une cruelle insomnie. Souvent, au milieu des ténèbres, des coups de feu réveillaient les échos des bois ; les dogues aboyaient avec furie et le forestier se levait pour faire sa ronde, en maudissant sa triste destinée. Puis, le jour, exténué de lassitude et d'anxiété, il sentait sa main trembler ; le plomb de sa carabine n'atteignait plus, comme autrefois, le gibier aux plus lointaines distances, et les hôtes de la forêt, traversant les taillis sous ses yeux, semblaient insulter, par leur sécurité, à son adresse déchu. Sans un vieux piqueur qui lui était fort attaché, il n'eût pu fournir les redevances que lui imposait le comte de Fulda.

Un soir d'automne, que la bise gémissait dans les feuilles mortes, Tony, debout près du grabat où sa femme se sentait mourir, songeait péniblement à l'avenir. Le vieux piqueur n'arrivait point de la ville, où il était allé chercher des remèdes pour la malade. L'ouragan se roulait dans les profondeurs de la solitude, et les dogues, tourmentés par l'électricité de l'atmosphère, hurlaient par intervalles.

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre auprès de la cabane. Tony crut que son valet revenait et ouvrit la porte. Un homme drapé dans les plis d'un ample manteau noir, et les traits cachés sous un bonnet de fourrure, entra dans la chambre.

— Je me suis perdu dans ces bois sans routes frayées, dit l'inconnu. Voici l'orage qui descend des hauteurs ; dans un instant les ravins seront inondés. Voulez-vous, mon brave homme, m'accorder un abri sous votre toit, pour attendre la fin de la tourmente ?

— Soyez le bien-venu, répondit le garde. Mais je n'ai à vous offrir qu'une triste hospitalité. Voyez, j'ai une femme malade, et nous manquons de tout.

L'étranger s'était débarrassé de son manteau, sous lequel il portait une petite cassette, qu'il déposa sur la table, avec une paire de pistolets et un poignard. Puis il s'approcha du lit où gisait la femme du forestier, et souleva sa main brûlante pour lui tâter le pouls, avec l'expression d'un vif intérêt.

— Rassurez-vous, mon ami, dit-il à Tony ; votre femme est jeune, mais les privations la tuent ; elle n'a besoin que de recouvrer ses forces par une nourriture vigoureuse. Je porte toujours avec moi une liqueur cordiale qui produit des effets merveilleux, et j'arrive à temps pour payer votre service par un autre.